INSTRUCTIONS

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

RELATIVES

A LA NOUVELLE MISSION DE M. CH. DAREMBERG

EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

L'Académie a chargé MM. Boissonade, Guigniaut, le Clerc et moi de donner à M. le docteur Daremberg quelques directions pour une nouvelle mission scientifique qui vient de lui être confiée.

M. Daremberg poursuit, avec un zèle qui mérite tout l'intérêt de l'Académie, les recherches qu'il a entreprises depuis plusieurs années pour éclairer l'histoire de la médecine. Il s'est imposé la tâche laborieuse de parcourir les principales bibliothèques de l'Europe, et d'y recueillir les documents appartenant à son sujet, tels que collations, scolies, transcriptions de morceaux inédits, faisant en un mot le catalogue raisonné des manuscrits médicaux, grecs et latins, dispersés çà et là.

Quand ce grand travail sera terminé, les hommes studieux auront un aperçu de ce que renferment les collections publiques, aperçu bien supérieur à ce que les catalogues, tels qu'ils sont, peuvent leur offrir. Il n'est pas besoin de rappeler à l'Académie combien la littérature médicale de l'antiquité est en retard. Au XVI[e] siècle, alors que tout médecin savait le grec, les livres médicaux furent publiés, comme les autres, avec zèle. Mais bientôt il y eut disjonction entre la philologie générale et cette philologie spéciale: la première continua de croître et de prospérer, faisant succéder aux éditions défectueuses des éditions de plus en plus critiques et correctes; la seconde, au contraire, demeura stationnaire; ceux qui seuls pouvaient la développer se jetèrent désormais dans l'étude de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, et laissèrent pour longtemps dormir leur antique histoire.

C'est seulement de notre temps que le mouvement général vers les études historiques a ramené aussi la médecine à la contemplation de son passé, et il y a certainement profit pour l'ensemble des connaissances antiques à ce que cette lacune soit comblée. Qui ne voit, en effet, combien il importe, pour se faire une idée complète des anciens, de savoir quelle était leur hygiène, leur pathologie et leur manière de considérer la vie, la santé, la maladie?

Parmi ceux qui s'occupent de cette branche de la philologie ancienne, M. Daremberg est un des plus actifs, et, nous pouvons ajouter aussi, un des plus heureux, si l'on doit donner seulement le nom d'heureux à qui, muni de toutes les connaissances préliminaires et explorant d'après un plan uniforme les dépôts de l'Europe, revient avec des dépouilles prévues et non prévues. Aujourd'hui, il a pour mission d'examiner les bibliothèques du midi de l'Allemagne et du nord de l'Italie, c'est-à-dire les bibliothèques de Bamberg, de Nuremberg, d'Altdorf, de Munich, de Vienne, de Venise, de Padoue, de Vicence, de Vérone, de Brescia, de Verceil, de Milan et de Turin.

Le premier soin doit être de faire le catalogue détaillé et raisonné de tous les manuscrits de médecine grecs, latins et français qui sont dans ces villes. Quelque exacts et utiles que soient les catalogues publiés, immanquablement un homme qui examine des manuscrits spéciaux avec des connaissances spéciales, fait les rapprochements, établit les distinctions et trouve les éclaircissements avec bien plus de sûreté qu'un bibliothécaire chargé du soin de cataloguer tous les manuscrits d'une grande bibliothèque. Les résultats que M. Daremberg a obtenus dans ses voyages en Angleterre, dans le nord de l'Allemagne et le midi de l'Italie, témoignent combien un travail de ce genre peut encore être fructueux dans les dépôts les mieux tenus et les mieux connus.

A plus forte raison importe-t-il d'avoir des notices là où aucun catalogue n'a été rendu public. Les collections de manuscrits dont les catalogues n'ont pas été imprimés sont, pour ainsi dire, perdues pour les érudits; et l'on rend un signalé service quand on met entre les mains de tout le monde ce qui demeurait renfermé entre les murs d'une bibliothèque. Dans ces cas, plus M. Daremberg s'étendra au delà des manuscrits de médecine, mieux il entrera dans les vues de l'Académie.

M. Daremberg a, le premier, appelé l'attention sur une période de l'histoire de la médecine qui est complétement ignorée. Avant lui, on considérait tout l'intervalle écoulé entre la chute de l'Empire romain et la Renaissance, en bloc, et sans que l'on se rendît compte comment les choses avaient été avant l'introduction, dans des traductions aussi, de la médecine arabe. Maintenant, il est clair que la médecine occidentale n'est devenue arabiste qu'à partir du XIe siècle, et que tout l'espace qui commence à la chute de l'Empire romain a été rempli par une série de livres latins traduits du grec. C'est principalement dans ses voyages que M. Daremberg a été attiré vers ces manuscrits médicaux appartenant aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, et à l'aide desquels il donne déjà de très-utiles renseignements sur cette époque si mal connue. La tradition n'a donc jamais été interrompue; la médecine grecque, mise en latin sous forme d'abrégé, a rempli la lacune, jusqu'au moment où les livres arabes ont supplanté les livres latins, pour disparaître à leur tour, quand la Renaissance les eut frappés de discrédit. L'Académie ne peut qu'encourager M. Daremberg à poursuivre ses curieuses recherches dans l'intérêt tant de l'histoire médicale que de l'histoire des études grecques en Occident.

A ce cycle de travaux latins se rattache un auteur très-précieux, Cœlius Aurélianus, très-précieux à cause de l'original grec qu'il nous a conservé dans sa traduction. Le livre de Soranus, mis en latin par lui, est un monument important des connaissances des Grecs en pathologie, en même temps qu'il donne des renseignements historiques très-sûrs sur les médecins antérieurs, rapportant et critiquant leurs opinions et leur mode de traiter les maladies. A en juger par le style, Cœlius Aurélianus appartient à cette période de traductions latines semi-barbares qui ont été les livres élémentaires pendant la première partie du moyen âge. Aussi le texte en est-il dans un état déplorable, et rien ne serait plus à désirer qu'une édition qui l'améliorât. Il n'y a guère de chance de rencontrer un manuscrit de cet auteur; mais déjà M. Daremberg, grâce à la grande lecture qu'il possède, a reconnu que trois compilateurs, Aurélius, Æsculapius, et Gariopontus, qui les réunit, pouvaient servir à corriger Cœlius Aurélianus. C'est donc sur ces compilations qu'il faut avoir les yeux, et nul plus que M. Daremberg n'est en état de reconnaître quelles sont celles qui peuvent servir à perfectionner le texte de l'utile traducteur de Soranus.

Pendant que les Latins traduisaient des livres grecs sans y rien ajouter, et continuaient ainsi la tradition de l'enseignement médical dans l'Orient, à Constantinople se poursuivait une élaboration parallèle, qui, sans se borner positivement à traduire, n'était pas beaucoup plus originale. Cependant, au point de vue de l'histoire, il est bon de rassembler des notices sur ces médecins, qui ne faisaient guère que compiler, afin de montrer ce qu'étaient, là aussi, les études médicales réduites, aussi bien en Orient qu'en Occident, à de simples remaniements, de plus en plus abrégés, de ces livres qui avaient été la gloire de l'antiquité. Quand on touchera ainsi, d'une part, la tradition latine, de l'autre, la tradition grecque de l'art médical, on comprendra combien on est redevable aux Arabes, qui remirent en honneur les grandes entreprises, devinrent les interprètes des doctrines grecques, les embrassèrent dans leur ensemble, et l'on ne s'étonnera pas que l'Occident reconnaissant leur ait fait si bon accueil.

Parmi les monuments de la littérature médicale ancienne, il en est un qui ne le cède en importance qu'à la collection hippocratique: ce sont les œuvres de Galien. Cet auteur, qui appartient au IIe siècle de l'ère chrétienne, écrit avec facilité et correction. Habile anatomiste, habile physiologiste, habile pathologiste, il nous a donné, sur toutes les parties de l'art, d'importants traités, qui font le plus grand honneur à lui et au savoir de son temps. Versé dans la connaissance des textes, il a composé des commentaires, source précieuse pour l'intelligence des écrits hippocratiques. Doué d'un esprit généralisateur, il a tenté de réduire en système les connaissances médicales qui appartenaient à son époque, et a réussi à tel point, qu'il a fait loi pendant un grand nombre de siècles chez les Arabes et chez les Occidentaux. Étendant le cercle de ses études au delà de la médecine, il a écrit, sur la philosophie, sur la rhétorique, sur la mathématique, des livres, les uns conservés, les autres perdus, qui sont loin d'être sans intérêt. Ajoutons que ses ouvrages, seulement ceux que nous avons, sans compter ceux que le temps nous a ravis, forment une masse énorme, où tout abonde avec un luxe quelquefois fatigant, mais pourtant jamais stérile. Eh bien, malgré tous ses titres à l'attention des érudits, Galien gît encore dans le même état d'incorrection où nous l'ont transmis les anciennes éditions; et son texte fourmille de fautes, de lacunes, de passages absolument inintelli-

gibles. On ne peut donc trop recommander à M. Daremberg, pour qui depuis longtemps Galien est un point de mire, et qui a déjà recueilli de précieux matériaux, de continuer l'exploration de tout ce qui, servant à la critique d'un auteur aussi considérable, pourra l'améliorer, soit par la collation de bons manuscrits, soit par la recherche de vieilles traductions latines, qui donnent parfois d'utiles renseignements, soit par la détermination des écrits qui lui appartiennent et de ceux qui portent faussement son nom. Dans un voyage aussi rapide, où le temps manquera souvent, il importe de prendre des notices sur la valeur respective des manuscrits de Galien, de manière à préparer les éléments d'une édition de cet auteur, édition qui sera si honorable pour ceux qui la mèneront à terme, et si utile à l'érudition grecque.

Quant à Hippocrate, on connaît maintenant les principaux manuscrits de cet auteur, sauf ceux qui peut-être se trouvent encore dans les bibliothèques du nord de l'Italie. Il faudra s'assurer si ces manuscrits rentrent dans quelqu'une des familles déjà connues, et, dans le cas où ils n'y rentreraient pas, ce qui les rendrait singulièrement précieux, en rapporter des échantillons de collation qui permettent d'en apprécier la valeur critique. Des deux traités hippocratiques qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, un, le traité *des Semaines*, nous a été conservé dans une traduction latine. Ce livre, soit par le crédit dont il a joui dans l'antiquité, soit en raison de ses rapports avec certaines parties de la collection, a une véritable importance. Malheureusement la traduction latine est souverainement barbare et souvent inintelligible. Il serait heureux qu'on en trouvât un second exemplaire, qui aidât à comprendre le premier; et il n'est pas impossible que quelque hasard favorable le mette sous la main des explorateurs des bibliothèques; car ce texte est du nombre de ces vieilles traductions latines qui précédèrent l'invasion arabiste dans l'Occident.

Il est quelques traités que le dernier éditeur d'Hippocrate n'a pas encore publiés, et qui, soit en raison de leur valeur intrinsèque, soit parce que les manuscrits en sont rares et peu sûrs, méritent une mention particulière. S'ils se rencontrent dans les bibliothèques qui doivent être visitées, toutes collations qu'on rapportera seront bien venues.

Il n'est pas besoin de recommander Oribase à l'un des éditeurs d'Oribase. L'Académie sait combien cet auteur est précieux, à

cause des nombreux fragments de livres perdus qu'il nous a conservés; mais elle sait aussi qu'une notable portion de cette grande compilation a péri. Dans ces derniers temps, on a découvert quelques-uns des livres qui manquaient; et les érudits ont pu voir combien, en effet, tout ce qui se retrouvait de cette œuvre était utile à l'histoire de la médecine. C'est en examinant un à un les manuscrits, c'est en cataloguant les morceaux qu'ils contiennent, qu'on reconnaîtra si, parmi tant de pièces qui ne portent pas de nom, il n'y a pas des fragments d'Oribase. Il a été fait aussi, dans le courant du moyen âge, des extraits de son ouvrage qui fournissent tantôt des lambeaux, tantôt des variantes dignes d'être consultées. Ceci, quoique secondaire, ne doit pas non plus être dédaigné; et l'un de vos commissaires a tiré de la sorte, d'un manuscrit, et rendu à Oribase, quelques morceaux qui ne sont pas dénués de tout intérêt.

Rufus sera aussi un objet tout particulier de l'attention de M. Daremberg, qui depuis longtemps amasse les matériaux nécessaires à une nouvelle et complète édition de cet auteur. Grâce à une traduction latine, un chapitre assez considérable de Rufus a été mis en lumière dans ces derniers temps; et, à ce propos, nous rappelons que les antiques traductions latines, celles qui précèdent le xe siècle, doivent être examinées avec grand soin, même les plus mauvaises et les plus barbares; car on peut espérer d'y rencontrer des morceaux qui n'existent plus en original, et qui, trouvés et publiés, ne manquent jamais d'ajouter quelque chose à nos connaissances sur l'antiquité médicale.

Le fameux manuscrit de Dioscoride qui est à la bibliothèque impériale de Vienne, et qu'on fait remonter jusqu'au viie siècle, mérite d'être étudié avec un soin particulier, non-seulement pour le texte, mais aussi pour les figures de plantes qu'il renferme. Il n'est pas impossible qu'un examen attentif de ces figures serve à rectifier quelques déterminations des végétaux décrits par le botaniste grec; secours d'autant mieux apprécié que, comme le savent tous les traducteurs, c'est souvent une des recherches les plus épineuses que d'identifier, à l'aide d'un texte, la plante ancienne avec son représentant moderne. Il est aussi à Venise, dans la bibliothèque de Saint-Marc, un manuscrit de Dioscoride, sur lequel une circonstance appelle l'examen. On prétend qu'à la suite de ce manuscrit se trouve le livre que Cratevas avait com-

posé sur les plantes. Cratevas fut un prédécesseur de Dioscoride, et il est souvent cité par lui; cela seul suffit pour montrer combien son livre aurait d'intérêt pour nous; mais il est bien peu probable qu'un auteur aussi important, dans une bibliothèque aussi connue, ait échappé aux soins studieux des érudits. Raison de plus pour dissiper définitivement toutes les incertitudes, soit que le bruit répandu n'ait aucun fondement, soit qu'une trouvaille aussi inespérée que le texte de cet ancien rhizotome doive récompenser le zèle et les recherches de notre voyageur. Au reste, indépendamment des espérances plus ou moins fondées de mettre la main sur un exemplaire de Cratevas, on rencontre çà et là, dans les bibliothèques, des fragments de cet écrivain. M. Daremberg en a déjà recueilli quelques-uns; il en connaît l'importance, et si l'occasion se présente d'augmenter sa collection, il ne la laissera pas échapper.

Quoique sa mission ait spécialement pour objet les manuscrits grecs ou latins, cependant l'Académie est bien sûre que si, en dehors de ce cercle, quelque chose de curieux et d'important dans la littérature générale vient à frapper ses yeux, il ne négligera pas d'en prendre note. Toutefois, dans cette recommandation en bloc, il est un point particulier que nous désirons ne pas laisser inaperçu. La vieille littérature française a, durant tout le moyen âge, exercé une influence considérable en Europe; ses productions poétiques, chansons de geste, romans d'aventures, poëmes de la table ronde, fabliaux, dépassant de beaucoup les limites de la France, ont été lues et même traduites à peu près partout. Un véritable intérêt s'attache donc à recueillir ces monuments, qui ont eu, dans leur temps, succès et renom. Beaucoup sont parvenus jusqu'à nous, mais beaucoup aussi ont péri; et comme les bibliothèques étrangères, en raison même de la vogue dont ils ont joui, en contiennent encore aujourd'hui un bon nombre, nous demandons qu'on rapporte des notices exactes touchant ces œuvres, sur lesquelles nous avons un droit naturel.

Les recherches ainsi recommandées forment un ensemble considérable s'étendant à des objets divers : catalogues, notices, extraits, collations, étude de périodes obscures dans l'histoire médicale; mais l'Académie, qui a déjà eu des preuves considérables du zèle et de l'érudition de M. Daremberg, est convaincue d'avance que tout ce qui pourra être fait sera fait, espérant bien que

cette mission ne sera pas moins fructueuse que celles qui l'ont précédée.

Signé à la minute : BOISSONADE, LE CLERC, GUIGNIAUT, et LITTRÉ, rapporteur.

L'Académie adopte le rapport.

Certifié conforme :

Le Secrétaire perpétuel,

NAUDET.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE. — Janvier 1854.